

**Zeitschrift:** Annales fribourgeoises  
**Band:** 7 (1919)  
**Heft:** 1

**Artikel:** Le mouvement littéraire en pays Fribourgeois vers 1850  
**Autor:** Bondallaz, Paul  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-817829>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 09.11.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# ANNALES FRIBOURGEOISES

REVUE FRIBOURGEOISE D'HISTOIRE, D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE

PUBLIÉE

SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE  
DU CANTON DE FRIBOURG

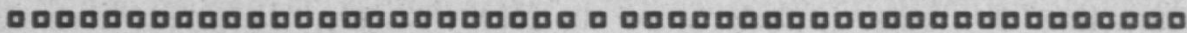
ET DE LA SOCIÉTÉ FRIBOURGEOISE DES AMIS DES BEAUX-ARTS

Direction : F. DUCREST.

VII<sup>me</sup> Année

N<sup>o</sup> 1

Janv.-Fév. 1919



## LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN PAYS FRIBOURGEOIS VERS 1850<sup>1</sup>

par PAUL BONDALLAZ

Les écrivains qui ont publié des Histoires Littéraires de la Suisse romande, n'accordent guère de place à nos auteurs fribourgeois. On les considère comme les citoyens d'une Béotie, où les plaisirs intellectuels comptent peu dans la vie des hommes. Les anciens Grecs raillaient leurs confrères de Thèbes, oubliant que cette ville avait vu naître Hésiode, que Pindare y écrivit en partie ses *Odes Triomphales* et ses *Péans*, que Plutarque y demeura jusqu'à vingt ans, et dut aux récits de son grand-père Lamprias, la plupart des renseignements contenus dans ses *Vies Parallèles*.

Certes, nous n'avons pas d'Hésiode, nous avons Glasson et Majeux; nous n'avons pas de Pindare, nous avons Bornet; nous n'avons pas de Plutarque, nous avons Alexandre Daguët; nous n'avons pas de Töpfer, mais nous avons Sciobéret.

Le XIX<sup>me</sup> siècle littéraire, en France, du moins à le considérer jusqu'en 1870, est un produit direct de la Révolution et de l'Empire. « La première chose nouvelle que la Révolution a créée c'est un public tout différent de ce qu'on appelait ainsi avant 1789. Or, le public auquel on s'adresse change en littérature, exactement comme l'auditoire change l'orateur. Avant 1789, l'auteur s'adressait à un public restreint et très connu de lui. Depuis les Droits de l'Homme, le public est toute une nation.<sup>2</sup> » Il est tout ce qui parle français hors de

<sup>1</sup> Conférence donnée au Cercle catholique de Fribourg, le 13 février 1919.

<sup>2</sup> Petit de Juleville. *Histoire de la littérature française*.

France. Cette diffusion servie d'ailleurs par l'attrait des idées politiques nouvelles, va rendre la littérature, non pas plus générale, plus large, plus compréhensive, mais au contraire, plus personnelle, plus individuelle. Le public étant immense, l'auteur ne le connaît point, ne le voit point. Il est trop grand, et lui est trop loin. Il ne lui demeure que la ressource d'écrire pour se satisfaire, pour dire ses sentiments, ses passions, ses rêves; penser tout haut. De là aussi, ce caractère de toute la littérature du XIX<sup>me</sup> siècle, d'être méditative, sérieuse, triste souvent, et ce goût prononcé qui est le sien pour les études philosophiques et, surtout, les études historiques.

Ces phénomènes généraux se reproduisent avec assez d'exactitude dans les provinces littéraires de langue française, et dans notre pays fribourgeois.

Introduite en 1481, lors de l'entrée de Fribourg dans la Confédération, la langue allemande était demeurée maîtresse dans tous les domaines officiels. Le français relégué à l'arrière plan, dissimulé dans la vie populaire, vivait pauvrement.

Sous l'influence des humanistes du XVIII<sup>me</sup> siècle, les idées démocratiques commencèrent à filtrer chez nous avec l'idiome qui les portait. Une lutte très vive s'engagea entre la bourgeoisie et l'aristocratie gouvernementale, la langue française servant les opinions nouvelles auxquelles adhèrent petit à petit le plus grand nombre, la langue allemande, défendue par des adeptes de plus en plus clairsemés appartenant au germanisme patricien. L'échauffourée de Chenaux (1781) servit le doux parler autant peut-être que les idées politiques avancées.

Les événements firent dès lors surgir, chez nous, toute une littérature d'occasion, pamphlétaire, ardente, météores fugitifs, cris de révolte, contenus dans le *Tocsin fribourgeois*, *Le Cri du Peuple*, la *Lettre d'un Membre de la Communauté*, *Le Renard et le Lapin*, les *Métamorphoses Uechtlandiques*, j'en passe. On trouve un miroir fidèle de l'effervescence de cette époque dans l'*Histoire du canton de Fribourg* de Berchtold.

Parallèlement à l'influence des éléments d'extrême gauche, un autre courant vient renforcer la situation du français dans notre ville. Quantité de réfugiés d'outre Jura y arrivent. Fribourg, vers la fin de l'année 1795, comptait 858 prêtres et 356 laïcs émigrés<sup>1</sup>. Un plus grand nombre encore était répandu dans la campagne. Ces gens

<sup>1</sup> Berchtold. *Histoire du canton de Fribourg*. Tome III, p. 335.



apportent les usages, les coutumes, les manières, le parler de leur patrie d'origine. Lettrés, instruits, rompus aux belles manières, ils forment avec les éléments de la société indigène cultivée, une sorte d'élite intellectuelle.

Par l'établissement de la République Helvétique et l'élévation de Fribourg à la dignité d'Etat *Vorort*, l'essor de la langue française devient irrésistible.

La maison du landamann d'Affry est un petit Hôtel Rambouillet. C'est le chevalier de Villars qui se trouve être — comme jadis Voiture dans les salons de Julie d'Angennes — le héros du madrigal et de la poésie fugitive. Les beaux esprits se divertissaient aussi aux couplets goguenards improvisés par M. Louis d'Épinay, le fondateur des *Étrennes Fribourgeoises*. Pendant qu'il rime sur un voyage en diligence de Paris à Fribourg :

Pour mes étrennes, mon hôtesse  
 Me donna du veau dans sa graisse,  
 Une omelette aux œufs pourris.  
 Ahi, povero Luigi!  
 Un ragout aux grains de genièvre,  
 Du vin... à vous donner la fièvre,  
 Pour dessert du vieux beurre frais,  
 Ahi, povero Luigi!<sup>1</sup>

on chante dans la rue des couplets mi-patriotiques, mi-révolutionnaires.

On rime sur tous les événements, on rime à tout propos. C'est l'abbé Tercier, professeur au Collège, qui adresse en vers poncifs et boursoufflés des compliments à d'Affry « Mécène et sauveur de l'Helvétie ». C'est l'écolier Sansonnens qui d'une muse novice, déplore la lecture des mauvais livres. C'est Moret, lieutenant de hussards, qui pose son sabre, et essaie d'accorder une lyre très enrhumée, sur laquelle, il glorifie Louis XVIII. C'est l'abbé Joye, nouveau Jérémie, qui, à la mort du landamann s'écrie :

O cité de Fribourg, inonde-toi de pleurs!  
 Que tes murs retentissent,  
 Que tes temples gémissent,  
 Que le canton s'émeuve au cri de tes douleurs!<sup>2</sup>

C'est le Père Girard qui compose des cantiques pour les enfants des écoles, bref Fribourg est devenu une pépinière de rimeurs qui

<sup>1</sup> *Étrennes Fribourgeoises*, 1874, p. 37.

<sup>2</sup> *Étrennes*, 1874, p. 40.



ne publient guère leurs œuvres, et dont le souvenir a presque aujourd'hui entièrement disparu.

Ajoutons enfin la présence à Agy d'Etienne de Senancour, l'auteur d'*Obermann*, ajoutons l'influence du collège rouvert par les Jésuites le 15 septembre 1818, qui voit affluer les élèves d'outre Jura, la réforme de l'enseignement primaire et le *Cours de langue maternelle* du Père Girard : voici le pays de Fribourg désormais à point, pour voir naître un courant littéraire nouveau, et prendre sa place dans les lettres romandes.

Il est un fait affirmé par certains biologistes, et enseigné par eux à l'égal d'un dogme intangible : la nécessité, disent-ils crée l'organe. Des phénomènes éclos dans un milieu donné, au moment propice, donnent nécessairement naissance à une fonction nouvelle. Quand un mouvement politique violent, ou un bouleversement social notable, changent les conditions d'un pays, on peut très souvent constater, dans la suite, la présence d'une orientation nouvelle, soit dans l'art, soit dans la littérature. Il devient alors nécessaire d'alimenter le foyer intellectuel. La création d'un organe de diffusion, journal ou revue s'impose.

Fribourg devait avoir son organe littéraire. Ce fut l'*Emulation*. Nous pourrions n'avoir pas rencontré *Denney et Tapolet*, ne pas connaître les ouvrages de Daguët. Si nous avons lu l'*Emulation*, nous possédons à peu près la synthèse de tout le mouvement des lettres durant la période qui va nous occuper.

Les causes qui ont amené son éclosion étant déterminées, je voudrais essayer d'en dégager la caractéristique, par une étude succincte des écrits que nous ont laissés ses principaux représentants.

Le 1<sup>er</sup> septembre 1841, le premier numéro de l'*Emulation* sortait des presses de l'éditeur Schmid. Le prologue ou *Prospectus*, qui introduit le périodique nouveau, contient son programme :

« L'*Emulation*, mettra en première ligne les objets d'utilité publique ; agriculture, commerce, industrie, arts et métiers, statistique, économie publique et domestique... L'*Emulation* ayant pour but aussi la culture intellectuelle, consacra quelques-unes de ses colonnes à l'histoire et à la littérature. Elle cherchera à être *nationale*, le cachet de nationalité pouvant seul lui faire trouver grâce aux yeux de l'étranger. En littérature, elle publiera tour à tour des poésies, des légendes, des traditions propres à amuser le lecteur et à l'instruire. »

Ces projets étaient ambitieux. Aussi, à part un certain nombre

d'articles consacrés à l'agriculture, la revue fut-elle, dès le début, principalement historique et littéraire.

Notre périodique avait son Mécène, son patron, son conseiller, son guide, qui tour à tour stimulait, calmait, donnait de sages conseils. Ce fut Hubert Charles de Riaz, l'homme qui devait jouer plus tard un si grand rôle dans la vie politique fribourgeoise. Son goût va plutôt vers les études historiques. Mais il se souvient qu'étudiant à Paris, il écrivit ses *Courses dans la Gruyère*, esquisse légère de paysages connus, de villages parcourus le bâton à la main. Sa prose est un peu sèche et laborieuse. Mais sa sincérité, sa naïveté rachètent ce qu'elle a de trop rigide. Le malheur voulut que Charles de Riaz, pour qui l'abbé Delille était un modèle impeccable, se crut obligé de prendre pour étoile ce fort saint homme qui submergea les débuts du XIX<sup>me</sup> siècle, sous les falbalas de ses fausses élégances, de ses périphrases, de sa versification marmoréenne et compassée.

Craignant d'instinct toutes les nouveautés, hostile au romantisme qu'il n'entrevoit qu'à travers les débordements de la bohème chevelue, quels gémissements poussa Charles de Riaz lorsque Daguët, plus avisé, prit la défense de Bornet qui avait osé écrire en patois gruyérien ses *Tsévreis*. Le patois en littérature, quelle horreur! S'affranchir des traditions classiques, quelle abomination! « Le patois ne sert qu'à ternir et à embarrasser la correction du langage ». Il pousse de douloureuses plaintes durant quatre longues colonnes, plaintes qu'il entremêle de bribes philologiques; puis, à bout d'arguments, écrase enfin son contradicteur sous l'abbé Delille « l'un des poètes les plus harmonieux de la langue française, auteur d'une célèbre traduction des *Géorgiques* ». Après trois mois d'existence, la rédaction de l'*Emulation* voyait la querelle surgir dans son sein. Toute rédaction divisée contre elle-même doit périr. Heureusement, des amis intervinrent. On arrêta la polémique. On pardonna réciproquement. Bornet fit son Canossa, et promit de ne pas recommencer. Il mit en chantier une poésie française très sage, *La Lyre et la Musette*, et ne se permit de reprendre son cher patois, qu'éloigné de sa patrie, à La Chaux-de-Fonds, trente ans plus tard, ville où on lui avait confié la direction des écoles primaires. Son poème l'*Intyamon*, où il se proposait de parcourir avec nous sa chère Gruyère, est resté inachevé. Dans une sorte d'apothéose, il se termine au moment où, dans la contemplation du grand soleil sur nos Alpes, Bornet sent la mort venir le prendre par la main.



Avec un Mentor aussi prudent que Charles de Riaz, l'*Emulation* ne pouvait guère craindre les écarts. On y trouvera, avec de copieux articles sur les fourrages et les assolements, des études historiques sur la patrie, la grande et la petite, des articles d'hygiène, des considérations sur les écoles du canton, des souvenirs de voyage par le Dr Berchtold, quelques essais philologiques, d'excellents articles historiques et de très nombreuses poésies.

Dès le premier numéro, une pièce signée Nicolas Glasson avait immédiatement retenu l'attention. L'*Ode à la Faux*, suscita un véritable enthousiasme. Ce fut une révélation. Et Charles de Riaz d'exulter, et de dédier immédiatement à l'auteur des *Stances* qui ne valaient pas le poème qu'elles devaient célébrer. La « *Poésie Gruyérienne* » de Glasson — c'est le titre qu'il lui donne — a passé dans les anthologies :

Retentis, ô ma faux, sous le marteau sonore.  
 Ma belle, pour ton bien, subis un peu sa loi,  
 Car, il faut que demain, levée dès l'aurore,  
 Les herbes de mon pré se couchent devant toi.  
 . . . . .  
 Passe, passe ô ma faux, repasse infatigable,  
 Retourne sur tes pas, puis reviens en sifflant,  
 Arrondis sur le sol ton arc impitoyable,  
 Et, souple, dans ma main, soutiens bien ton élan.

Charles de Riaz crie merveille. Mais immédiatement il met en garde l'auteur contre les pièges du romantisme. Les accoutrements de la *Jeune France* sont révolutionnaires. Attention !

Que tes chants inspirés soient toujours sans excès,  
 Des auteurs vaporeux dont notre siècle abonde  
 Repoussant la manie et la triste faconde,  
 Des règles du bon goût, ne t'écarte jamais...

Glasson qui ne veut pas rester en faute de politesse s'empresse de répondre :

Oh ! mille fois merci, la rosée est venue,  
 Ta louange, sur moi, jeune homme, est descendue,

Des éloges venus de si haut l'encouragent. Il se livrera à son penchant, il rimera. La première série de l'*Emulation* qui va des années 1841 à 1844, contiendra dans presque chaque numéro une poésie de Glasson. A ses côtés, on rencontre Bornet, Majeux et Sciobéret, ces deux derniers dans l'*Emulation* série nouvelle parue



dans les années 1852 à 1856. Ajoutons le professeur Sterroz, voilà la Pléiade de la Revue.

Puis, à l'écart, un franc tireur qui n'en fait pas partie, dont la muse porte carmagnole et bonnet phrygien, un rimeur qui accorde liberté et fraternité, un poète qui tranche sur les autres. C'est le Dr Bussard, docteur *in utroque jure*, professeur de droit naturel et de droit civil à l'Ecole de Droit. Il tonne, foudroie les tyrans, écrit pour les fêtes patriotiques, les dîners de voisinage. Ses vers sentent la poudre de 1847. Charles de Riaz le regarde, comme une visitandine regarderait un bolchevic. Sa muse est lourde, pénible, bourrée d'aphorismes, de sentences juridiques, de mots sonores et massifs.

Il nous reste de lui quelques pièces publiées par M. Reichlen, et le mauvais texte des *Bords de la libre Sarine*, que la musique de Vogt a sauvé de l'oubli et élevé à la dignité d'hymne cantonal fribourgeois.

Glasson, Bornet, Majeux, Sciobéret, Sterroz, Bussard, tous sont gruyériens. Caractériser leur talent c'est dire quels sont les mérites ou les défauts de la production poétique en pays fribourgeois, vers 1850. Ce procédé appliqué aux prosateurs, nous permettra de dégager la physionomie plus complète de l'époque littéraire qui nous occupe.

Tous ces poètes sont gruyériens. Ceci doit retenir notre attention.

On peut se demander d'où vient ce privilège de notre district montagnard de donner naissance à tant de nourrissons des muses, et d'alimenter à lui seul une grande partie de la littérature du terroir.

Il est difficile de donner une réponse complètement satisfaisante. On peut cependant essayer de proposer quelques raisons qui paraissent plausibles, et permettent d'expliquer, partiellement du moins, cet état de fait.

Tout d'abord, la Gruyère est une vieille terre romande. Alors que Fribourg était encore enténébré de germanisme, on chantait, on rimait sur cette vieille terre savoyarde. Chalamala secouait les grelots de sa marotte, et récitait au comte Pierre IV, ses fabliaux et ses « lais » d'amour, comme les troubadours dans la sonore langue d'oc. Le patois gruyérien se rattache d'ailleurs à la famille franco-provençale. Il a parfois, l'harmonie du grec, et la gentillesse de l'italien. La chanson gruyérienne est une parente de la vieille chanson française. « Elle en a, dit M. G. de Reynold, la légèreté, la bonne humeur, avec une pointe de grivoiserie <sup>1</sup>. » Il s'y mêle un réalisme qui ne craint

<sup>1</sup> *Cités et Pays Suisses*, p. 130. Première série.

pas d'être trivial, et une profonde mélancolie. Elle doit à la nature ses sentiments, ses instincts.

L'esprit de la Gruyère est un esprit de finesse avec un vieux fond d'humanisme, trop souvent gâté chez nos auteurs par un humanitarisme de collège. La plupart d'entre eux se sont parfois trompés de langue. Mieux vaut le bon patois, le patois enjoué et sonore, que le français de l'abbé Delille. Les *Tsévreis* de Bernet sont là pour le prouver. La langue française, devenant conventionnelle pour ces montagnards, leur a fait perdre fréquemment « le contact avec les choses et l'expression des choses <sup>1</sup> » n'en déplaise à cet excellent Charles de Riaz s'écriant : « Jeunes gens, laissez là votre patois, débrouillez-vous de votre mieux, lisez et relisez les classiques anciens et modernes ».

Dans l'esprit gruyérien, il y a en outre de l'esprit de La Fontaine, aimant l'apologue, le mot à l'emporte-pièce, la répartie narquoise. Il y a aussi cette réserve un peu triste, qui semble propre aux populations disséminées dans des solitudes et sans cesse face à face avec la nature. De là, un sentiment poétique plus profond, et une sensibilité plus délicate.

Le milieu était donc favorable, le passé plus riche, le vieux fond latin mieux conservé.

M. l'abbé E. Dévaud a pu écrire dans la *Revue de la Suisse catholique*, une fort intéressante étude sur les poètes gruyériens de l'*Emulation*. Il aurait pu ajouter que ces mêmes poètes sont les seuls qui trouvent grâce devant les critiques qui ont étudié le XIX<sup>me</sup> siècle littéraire en Suisse romande.

Voici d'abord Nicolas Glasson. Certains critiques croient nous avoir tout expliqué quand ils ont relevé l'ascendance d'un homme, et scruté gravement le problème de ses origines. N'a-t-on pas crié au génie de Maurice Rostand, confiseur de petits vers à la crème, uniquement parce qu'il était le fils de l'auteur de *Cyrano* ?

Les parents de Glasson n'étaient pas des poètes. Ils tenaient la ferme de *La Lécheire* près de Bulle. Sa mère n'était autre que la fille de Jacques Boschung, — *le Pauvre Jacques*, — de la romance, et la filleule de Madame Elisabeth de France. Faut-il voir dans le précoce éveil des facultés poétiques de Nicolas, — *Colinet* comme on l'appelait — quelque reflet perdu des influences de la cour de Louis XVI, et des enseignements maternels ? Nullement. En bons fermiers,

<sup>1</sup> Reynold. Op. cit. p. 131.



les parents de Glasson s'occupaient avant tout et uniquement de leurs terres. Etant encore en rhétorique, Nicolas écrivit une très sérieuse tragédie en deux actes : *Iphigénie en Tauris*, et les parents furent les premiers à s'étonner de voir ce fils préférer Euripide aux travaux de la fenaison, et oublier les vaches au pâturage pour les tragiques grecs. Devenu subitement célèbre par la publication de son *Ode à la Faux*, il publie, comme un chef d'école, immédiatement son programme. Ce qu'il veut chanter :

Tout est thème chez nous, car tout est poétique.

« Il faut chanter Fribourg, vieux faucon rajeuni tout d'un coup ; Estavayer, la batelière fraîche, dansant le soir, sur la place de Moudon la coraule au clair de lune, Morat, Romont, Bulle aux toits rouges-bruns, aux coquets bâtiments. »

Quand la première série de l'*Emulation* fut tombée, Glasson, empêtré dans la politique, se contenta de donner à la revue, nouvelle édition, quelques pièces qui dormaient en portefeuille. Etant commis de poste, il avait le loisir de rimer en marge des bordereaux de recouvrement. Mais lorsque le régime radical l'eut sacré tour à tour, député au Grand Conseil, conseiller national, puis procureur général, poste qu'il occupa jusqu'en 1856, la muse, qui fait mauvais ménage avec le code, déserta son foyer.

Glasson n'est pas un artiste. Ce n'est pas un penseur. Il n'en demeure pas moins notre bon poète du XIX<sup>me</sup> siècle, si j'excepte Eggis, enfant prodigue, perdu loin de la terre fribourgeoise.

Glasson puise aux lieux communs. Son leit-motiv est une éternelle chanson qu'il a su rajeunir, parer d'une forme attrayante, habiller d'alexandrins soigneusement construits, sonnante juste et disant vrai. Le thème qu'il affectionne est la fuite des choses : les feuilles, les saisons renaissent, mais l'homme, lui, ne renaît pas :

Et le mont, la forêt, le coteau, la prairie,  
La timide fleurette aux pudiques appas,  
Et le ruisseau muet et la source tarie,  
Tout renaît... l'homme hélas, lui seul ne renaît pas.  
Les jours qu'il a vécus sont des herbes fauchées.

Hugo, dans sa *Tristesse d'Olympio*, Musset dans *Le Souvenir*, Lamartine dans *Le Lac*, pour ne parler que des romantiques, ont modulé sur ce sujet des accents qui resteront éternels.

Mais tandis que ceux-ci donnent un cadre précis à la tragédie intérieure qui les agite, réminiscences d'amours passées, clair de lune



sur le lac du Bourget, alors qu'ils incorporent pour ainsi dire leur mélancolie dans un paysage contemplé avec une personne pour laquelle ils eurent un sentiment profond, Glasson, lui, voit les choses, mais s'efforce, dirait-on, de leur communiquer une impersonnalité. Il néglige le détail, oublie et la ligne et la couleur. « Les paysages font surgir en lui de simples états d'âme<sup>1</sup>. » Une cloche tinte, les feuilles tombent et voilà *Tristesse*. Il voit le tilleul de Bulle, c'est l'occasion de chanter les vieilles coraules, les vieilles vertus. Un soir calme; il pense à la mort de sa mère. Il entend l'orgue et redit ses ferveurs d'ancien servant de messe. Il parle de la mort : toutes les poésies de Glasson parlent de la mort : mort des feuilles, des trèfles, des chênes, des oncles (*Mon oncle Jean*), des sœurs (*A une fleur*), des vieilles institutions (*Pourquoi?*), agonies, (*Cloche de l'Agonie*), départs (*A Alexandre Daguet*). C'est un poète de novembre.

Des rameaux desséchés que la sève abandonne,  
Des feuillages flétris sur la mousse dormants,  
Rappelant des tombeaux les pâles ossements..

Ses accents n'ont ni passion, ni révolte. Le mal du siècle lui est inconnu. Ce n'est qu'une mélancolie très douce et rêveuse.

Il n'a pas, chose assez curieuse, su voir sa Gruyère. On croirait tellement il s'efforce d'être impersonnel, qu'il n'a jamais regardé ni les vanils, ni le Moléson, ni les chalets, ni tout ce décor rustique et pittoresque qui inspire à ses confrères leurs œuvres les mieux venues. Il est gruyérien, mais en dépit du programme qu'il s'est tracé, paraît le dissimuler le plus qu'il peut. De là une facture un peu roide et terne, une forme bien cadencée, bien pondérée, mais qui exclut l'imprévu; trop de recherche, trop de périphrases, trop de Delille. Telle cette définition de la pomme de terre :

Ce trésor des hameaux, cette pomme étrangère,  
Qu'un ami des humains, d'Amérique apporta,  
Que le pauvre reçut, que le riche adopta...

De là des banalités, des lourdeurs, une pensée qui fuit parfois hors le cadre de la strophe. Là où il est le meilleur, c'est lorsqu'il est le plus franchement gruyérien. Voici les petits octosyllabes du *Tilleul de Bulle*.

---

Dévaud. *Les poètes fribourgeois de l'Emulation*, Revue Suisse catholique, t. XXXI, 1900, p. 481.

Là dans un somptueux corsage,  
 Ma bonne aïeule se carrait,  
 Sans se douter qu'en un autre âge,  
 Son petit fils chanterait.  
 Là dans un frac à longues basques,  
 Dans un jabot presque effronté,  
 Mon bisaïeul faisait des frasques,  
 Et jouait de grosse gaité.

Louis Bornet était né à La Tour de Trême, en 1818. Elève du collège des Jésuites, précepteur en Pologne, avocat qui ne plaïda jamais, professeur au gymnase de l'École cantonale, il devint vers la fin de sa vie, professeur au Locle, puis directeur des écoles de La Chaux-de-Fonds.

Trois mois après la publication de *La Faux* de Glasson, Bornet donnait à l'*Emulation*, son *conto gruérin* des *Tsévreis*. Nous avons dit la querelle que le morceau suscita avec Hubert Charles. Bornet repentant crut son Mentor, et ce fut dommage. Il fit des fables en français qui ne sont pas toujours heureuses. Il lut les romantiques, les trouva intéressants, et commença une traduction des *Lamentations de Jérémie*. Son souci de serrer le texte très près fit qu'il oublia de donner à ses vers l'allure de la vie. D'ailleurs le romantisme de Bornet n'est point pour effaroucher les vieilles perruques classiques. Hubert Charles le trouva même tout à fait convenable.

Il faut d'ailleurs reconnaître que la seconde *Emulation* montrait beaucoup moins de rigidité que la première. Elle se faisait accueillante aux jeunes écrivains publiait les poésies d'Eggis, les petites études poudrées de M<sup>lle</sup> de Senancour, les souvenirs autobiographiques du Père Girard, les fantaisies humoristico-historico-géographiques de Christophe Marro, jusqu'aux réflexions « bolziques » de Constantin Meunier, philosophe fribourgeois, traduites par son fidèle disciple Alexandre Daguët. Celui-ci d'ailleurs est l'âme du périodique. Il lui prodigue non seulement les articles historiques, mais tous les trésors de sa belle culture. C'est lui qui remplace Hubert Charles en qualité de Directeur conseil.

Si les poésies françaises de Bornet sont oubliées, par contre chacun se souvient de ses *Tsévreis*. Cette idylle, écrite en pur patois gruyérien est un petit chef d'œuvre. Coutumes, usages, langage, paysages de l'Intyamou, Bornet est parvenu à tout renfermer en quelques strophes. On y voit Goton attendant ses prétendants Pierre et Colas, en se mirant dans l'eau de la fontaine, la dispute



des deux armaillis possesseurs chacun d'un bouc que chacun prétend être le plus fort, Goton décidant de donner sa main au propriétaire de l'animal qui remportera la victoire, le combat des encornés, où

Dé colére, ti dou, demeinon la barbéta,

la défaite du *motu* (bouc à petites cornes) acculé à la haie et, Pierre, l'heureux Pierre, qui chante à pleine voix dans la féerie du soleil, en allant prendre la main de sa promise. Tout cela dans un dialecte excellent, moulé pour la première fois en alexandrins, en tenant compte de l'accentuation propre au patois. Tout cela en vers vifs colorés, musicaux, spontanés :

On yadzo donc liavei din le fond d'ouna crauja,  
Pris dé Velachemont, ouna balla grachiauza,  
Dzounetta, ragottinta et dous vaillins tzevreis.

. . . . .

Arrivé à la fin de ce poème, on songe involontairement — surtout après une lecture à haute voix — au chant de *Mireille* dans lequel Mistral a décrit le combat d'Ourias.

Toute la poésie patoise de Bornet a d'ailleurs cette fraîcheur et cette jeunesse d'âme. On la retrouve dans ses fables *Lyodo*, *La Mothéléta*, *Galé Furi*. Ces fables sont souvent des adaptations de La Fontaine auquel l'auteur a ajouté le piment montagnard. Le corbeau n'a pas volé un fromage mais un « *bretskyo* ». Il s'appelle Monseigneur de Corbière « Monchignà di Corbeire ».

Eh ! cherviteu Monchignà de Corbeire,  
Ma fè, fa bi vo vère,  
Vo chimbyadé on notero et mimo oun incurà !

Cette allure se retrouve encore dans l'*Intyamon*, ce poème où Bornet voulait nous faire parcourir toute la Gruyère et que la mort de l'auteur est venue interrompre presque dès le début.

Le professeur Bornet est le seul des écrivains de ce temps qui ait fait de la littérature *ex professo*. Son amour passionné du pays natal lui a inspiré une œuvre gracieuse, légère, sentant bon le terroir, une poésie gentille, curieuse, légère, malicieuse comme une fille de Gruyères faisant claquer ses sabots dans la coraule. Il a tracé une voie depuis lors restée inexplorée. Nous attendons encore son successeur.

Le drame écrit par Bornet, *La fille d'Isidore* ou *Les fermiers fribourgeois*, joué vers la fin de l'année 1852, à Fribourg, avec le plus grand succès, disent les chroniques, est une peinture fidèle, peut



être un peu poussée, des embarras financiers dans lesquels se débattent les paysans endettés. Le dialogue ne manque pas d'allure, et fourmille de provincialismes, de fribourgeoisismes, d'expressions transposées du patois, qui donnent une saveur assez piquante à ce théâtre du crû. Procureurs, tribunaux, huissiers, avocats : tout l'appareil judiciaire est représenté sous des couleurs qui dépeignent cette pauvre boîteuse de justice, très noire. La situation de nos campagnards, victimes des gens de la ville, n'est plus ce qu'elle était lorsque le rideau de notre vieux théâtre se levait sur le premier acte de la *Fille d'Isidore*. Vraiment les temps, la guerre surtout, ont changé bien des choses. Où êtes-vous, jours heureux où on payait les œufs soixante centimes la douzaine, et où un mulet excellent pour monter « en montagne » valait 20 francs à Albeuve !

Le bullois Auguste Majeux, auteur des *Souvenirs de la Gruyère* et de banales pièces de circonstance, mériterait tout au plus une mention honorable, sans un pastiche moyenâgeux de facture un peu trop moderne : *Madeleine de Miolans*. C'est la légende éplorée de la noble châtelaine de Montsalvens qui regarde tristement Michel s'en aller dans la charrière de Crève-Cœur, « es hotels de Charmey, ainsi ainsi que papillon courir les damoiselles ». La langue où Majeux s'est essayé n'est pas sans lien de parenté avec le patois de nos campagnes. De là cette impression que l'auteur a gagné en légèreté et en facilité de composition. Le vieux français, proche parent de notre idiome régional, donnait à la muse de Majeux ce naturel qu'il était incapable d'atteindre dans la langue officielle.

Il reste à dire quelques mots de Sciobéret poète, lui réservant d'ailleurs la place qu'il mérite parmi les prosateurs de l'époque.

Sciobéret est né vagabond. Ami de Majeux, le Sonderbund en fit un pion de notre Ecole cantonale. Il s'ennuie, fait sa malle, part pour Berlin où il suit les cours de Hegel, envoie de là à l'*Emulation nouvelle* une première poésie *La Mort*, puis sa nouvelle *Martin le Scieur*. En 1852, il rentre à Fribourg, devient professeur de philosophie, puis rédacteur du *Confédéré* qu'il quitte bientôt, part pour Odessa en qualité de précepteur, s'improvise maître d'hôtel à Yalta, revient à Bulle en 1864, y ouvre une étude d'avocat, et meurt en 1876.

Sciobéret est un inquiet, un agité, un mécontent. Il cultive volontiers la plante d'amertume. Sa prose est de l'ironie, mais sa poésie est un gémissement. Rentré de Berlin, la tête pleine de rêves, comptant

que lui, disciple de Hegel, serait accueilli en prophète par le régime nouveau, il se voit relégué au rôle ingrat de professeur. Il change d'habit. Journaliste, il ne réussit guère mieux. Ses élucubrations politiques et sociales heurtent le gouvernement radical. Vivre en bourgeois, jamais !

.....Oh honte sans pareille,  
Une âme de vingt ans qui baille et qui sommeille.

C'est pourquoi il part. Quand il revient avec un peu d'argent, le pays ne prête pas une oreille plus attentive à ses apostrophes. Ses croyances vagues, son panthéisme, puis bientôt son incrédulité notoire, l'inquiètent et l'agitent. Il n'a pu atteindre cet idéal de beauté qu'il personnifiait en Corinne.

D'ailleurs, il ne réussit qu'à moitié le vers, et il le sait. Parfois, il trouve des images hardies, mais généralement toute sa facture sent l'effort, et on remarque sans peine que Lamartine et Hugo, sont venus à plus d'une reprise lui souffler la fin d'une strophe. La malice narquoise, la tournure alerte de ses nouvelles villageoises est absente de sa poésie. L'habit trop étroit le gênait aux entournures.

Il faut cependant mettre à part une *Bacchanale* composée pour la fête des Vignerons de Vevey en 1865.

Evohé ! De Bacchus  
C'est la danse,  
Qui commence  
Vous, satires velus,  
Et vous faunes barbus,  
Que l'ivresse,  
Déjà presse.

Tendez vos pieds nerveux,  
Tordez vos corps hideux,  
Sautez sur la grève,  
Sans halte, ni trêve,  
Au cri redouté,  
D'Evohé !

Cette poésie, dit un écrivain vaudois, paraît écrite avec une plume « trempée dans du Dézaley ».

Quant au professeur Sterroz, il chercha à imiter Bornet avec moins de bonhomie. Lorsqu'il voulut marcher sur les traces de Glasson, il s'essouffla.

En résumé, la muse fribourgeoise vers 1850, ne s'est pas encore débarrassée complètement des entraves du faux classicisme. Elle se drape rarement du manteau d'Hernani. Elle est bonne quelquefois lorsqu'elle traite des sujets impersonnels ; elle est meilleure, parfois excellente, lorsque brisant les conventions, elle puise aux sources mêmes du sol natal, lorsqu'elle s'incorpore dans la Goton de Bornet, la Madeleine de Miolans de Majeux. Vêtue à la paysanne, elle est



gracieuse et sémillante. Sous les atours pesants des rêveries philosophiques, et le clinquant des écoles démodées, elle se meut avec embarras. Quand elle dit ce qu'elle voit, comme elle le voit, dans le cadre de nos montagnes, elle nous enchante. C'est comme un *jodel* d'armailli, tout en haut, sur un vanil.

Le talent de Sciobéret prosateur, auteur des *Scènes de la Vie champêtre*, mériterait les honneurs de tout un ouvrage, de toute une causerie. La personnalité complexe de cet écrivain, le meilleur que le canton de Fribourg ait produit, le plus original, a été fort exactement analysée par M. E. Dévaud<sup>1</sup>.

Elève de Hegel, Sciobéret ne resta pas longtemps son disciple. Le vernis de subjectivisme, de panthéisme germanique, rapporté d'Allemagne, s'écailla assez rapidement sous la poussée de son tempérament. Par contre, il est pleinement Encyclopédiste. Sciobéret est notre Diderot. Il a la manière piquante, ironique, sophistique, sarcastique des philosophes du XVIII<sup>m</sup>e siècle. Ses personnages masculins qui réalisent son idéal sont généralement des ergoteurs critiquant gravement et la religion et le gouvernement. Ils aiment la nature pure, essentiellement bonne. Ils obéissent à leurs instincts, à leurs sentiments, à leurs appétits, parce que l'homme doit à son essence de leur obéir. Le monde refusera, pour être heureux, de s'embarrasser des préjugés politiques et religieux. Chacun peut, dans sa sphère propre, selon ses devoirs, sa force, ses talents, travailler comme il l'entend au progrès de l'humanité. *Martin le Scieur*, le héros de la première nouvelle envoyée à l'*Emulation*, est le type de l'homme nature dans l'état actuel de notre société. Ce scieur, un peu singulier, tout en surveillant la circulaire, fait de profondes réflexions sur l'homme et sur l'art. A lui-même il se façonne un code moral, religieux, politique. Tous les personnages de Sciobéret suivent d'ailleurs leur raison propre ou leurs défauts : Colin l'Armailli, Denney, Tapolet rongé d'ambition tenace, Verdan, Gros-Jacques. Si ce sont des femmes, elles suivent leurs sentiments : Marie la Tresseuse, Marianne, Agathe, Henriette Tapolet, tante Dévand.

Sciobéret en veut à la religion, surtout au code disciplinaire de l'Eglise : lois interdisant le divorce, obligeant à l'assistance à la messe, à se confesser, à prier. Les prêtres sont spécialement malmenés. « Les

<sup>1</sup> Voir à ce sujet *Revue de la Suisse catholique*. Tome 31, 1900, p. 717 et suivantes.



curés, dit-il, éteignent tout sentiment délicat et fécond, et s'obstinent à placer la vertu dans la négation de la nature ». Il leur prête un langage mielleux, faux, ampoulé, ridicule, qu'il appelle « le style évangélique ».

Les dévotes, dont l'exemplaire le plus caractéristique est la tante Dévand, dans le *Dernier Servan*, ont tous les défauts des curés, l'astuce en plus. Il leur fait dire des choses ahurissantes et saugrenues. Telles ces paroles de condoléances adressées à une jeune fille. « Il doit être bien doux pour vous de penser que cette chère âme soupe maintenant avec les anges, et qu'elle prie le Seigneur de vous retirer bientôt de cette vallée de larmes, de vous recevoir dans son beau paradis, où vous serez récompensée au centuple des chagrins et des douleurs que vous aurez éprouvées ici-bas ».

Sciobéret déteste encore les fonctionnaires qu'il représente comme des nigauds, des niais, faisant argent de tout, et usant de tous les moyens pour se faire une popularité. Tapolet est le type le plus achevé du genre.

Malgré ses prétentions, et en dépit de l'affirmation de Rambert, cet écrivain n'est pas un philosophe. La cuisine (d'outre-Rhin l'a promptement dégoûté. Il est difficile de savoir comment il donnait son cours durant les deux années où il enseigna la philosophie à notre Collège cantonal. Si en on juge par certaine dissertation sur le *Réalisme dans l'Art*, le professeur devait être singulièrement obscur. Son étude fait songer à cette boutade de Marc Monnier : « Hans a prétendu que le système de Hegel était l'évolution de l'homme dans la nature et dans l'histoire. Gian lui a répondu avec le plus grand sérieux : « Nullement, c'est la circonvolution de l'infini dans l'ordre immémorial du devenir. De là, l'ascension des catégories, la conciliation des dualismes, la conjonction des parallélismes, l'identité s'irradiant dans l'ubiquité pour redescendre, décomposée par l'analyse jusqu'au draconculisme primordial. Voilà, mon ami, la philosophie de Hegel, et si vous n'êtes pas content vous n'avez qu'à le dire<sup>1</sup>. » Notre auteur est tout simplement, crûment encyclopédiste, pas autre chose. Son intelligence ne remonte pas aux causes transcendentales. Amusé par le monde extérieur, il ne va pas jusqu'au pourquoi.

Son imagination est assez faible. Il ne crée guère et n'invente rien. Ses personnages, il les a rencontrés. Ses héros, il les a vus. Il

<sup>1</sup> Marc Monnier. *Nouvelles Napolitaines*.

leur communique ses haines, ses antipathies, les étroitesse, les difformités dont il a souffert lui-même.

Par contre son talent est éminemment ordonnateur. Choisisant le canevas d'une histoire très simple, il excelle à y broder quantité de détails, à y faire vivre quantité de personnages, quantité de choses, tout un village, tout un district, le curé, le préfet, le gendarme, les mauvaises langues de l'endroit, le chat, la vache qui rumine à l'étable, sans jamais tomber dans la confusion. Dans les quelques pages de *Marie la Tresseuse*, il trouve moyen de broder un tableau des cancons d'un village, de la moisson, de la fenaison, de la vie au chalet.

Sciobéret est doué d'une extraordinaire acuité visuelle. Il observe excellemment, et sait communiquer le don de la vie à ses perceptions. L'image lui est naturelle.

« Aux approches de l'hiver, la campagne ressemble un peu à un vieil hidalgo, drapé dans son manteau qui tombe en guenilles, coiffé de son feutre pelé et fumant avec un flegme incomparable son cigare de papier... Ce costume délabré, mais noblement porté, rappelle des temps plus heureux ».

Et plus loin.

« ...A mesure qu'on approche du village, l'impression change. La ferme ressemble à ces bonnes grosses vieilles femmes qu'on rencontre parfois en omnibus ou en wagon. Une grosse naïveté règne sur leur figure rougie. Une laine commune, mais chaude, entasse ses plis épais sur leur taille rebondie. Sur elles, autour d'elles, s'entassent paquets, cabas, paniers... C'est tout un magasin d'approvisionnement ».

Quelques coups de crayon lui suffisent à camper son homme. Tout le caractère de Tapolet éclate dans la simple description de son costume.

« On a vu comment Henriette avait trouvé moyen de concilier dans son costume les nécessités villageoises avec ses prétentions citadines. Pareille chose se présente chez Tapolet.

« Un dimanche matin, on le vit apparaître vêtu d'une superbe redingote, chef-d'œuvre de la couturière de l'endroit. Bonne étoffe, que cette *anglaise*, pure laine noire, une ligne d'épaisseur, et lustrée que c'était merveille ; longue et ample, avec de petits boutons en corne et des poches... oh ! mais il aurait fallu voir les poches ! on y aurait logé toutes les archives de la commune. Une heureuse inno-



vation, empruntée à l'habit-veste du pays, ornait encore cet illustre vêtement. Les manches, en raccrochant les épaules, formaient un bourrelet assez semblable à cette chose ridicule qu'on voit maintenant aux épaules des tambours de la Confédération. Les villageois approuvèrent beaucoup ce bourrelet. Ça relève l'homme ! disaient-ils. Le reste du costume était demeuré intact. Sous les pans interminables de la chose décrite ci-dessus, apparaissaient les deux tubes du pantalon en drap du pays couleur d'ocre ; puis après le pantalon qui s'arrêtait aux chevilles, des bas pers, et enfin de robustes souliers qui mesuraient juste le pied de France, ainsi que tout le monde le savait. Cela est très utile dans les forêts pour mesurer le bois de construction. Ce fut un nouvel ébahissement quand on le vit tirer de sa poche une grande tabatière en bois *ferrée* en argent. Priser, c'est penser, ou du moins c'est en avoir l'air ». Depuis son élection, Tapolet prisait, et il prisait avec un grand geste, de l'air de quelqu'un qui a beaucoup de considération pour son nez et qui désire que tout le monde en ait autant...

Quant aux dialogues, il sont plutôt ternes. Toute la psychologie des personnages tient dans les détails du récit.

Ce monde agité vit d'une vie intense dans le paysage gruyérien. Car Sciobéret a aimé sa Gruyère plus que quiconque. Il en décrit à tout propos la terre amie et généreuse. Il aime les humbles, tout un monde de petites gens : l'armailli, le scieur, le meunier, le failli, la tresseuse de paille, auxquels il donne des figures malicieuses, enjouées, ridicules parfois lorsqu'elles ne lui plaisent point. Les légendes du pays l'enchantent. Il en fait le pivot de ses récits : *Le Dernier Servan*, *L'Esprit de Tzuatzo*. Ses yeux perçants saisissent tous les petits travers, tous les ridicules. Sa plume les affine, les aiguise, sa phrase devient sarcasme. L'ironie fait jaillir le mot inattendu, la méchanceté, la raillerie. Rares sont les personnages véritablement bons.

Dans ses premiers écrits, sa facture est lourde. Il ne recule pas devant le burlesque et la crudité.

« Il y avait un homme et une femme qui étaient appelés père et mère par six marmots aux cheveux d'étoupes. La femme était une bien bonne personne qui travaillait comme une esclave les six jours de la semaine, et priait le dimanche comme un dévot qui vient de voler du bois à son voisin (immédiatement la petite méchanceté contre la religion). Outre ses enfants, elle nourrissait encore une demi-douzaine de porcs, autant de brebis et trois magnifiques vaches ».



Cet extrait de *Martin le Scieur*.

« La Miroir était une magnifique vache au manteau noir, aux cornes recourbées... L'oncle Tobie l'avait payée quinze louis comptant au syndic de Neirivue. Aussi le bonhomme en était-il plus fier que de sa femme qui ne lui avait rien coûté, et qui était beaucoup moins belle dans son espèce ».

Plus tard il s'assagit et affina son style.

Les nouvelles de Sciobéret nous apparaissent tissées d'une multitude de circonstances, cancans, rivalités, haines d'élections, composant une sorte de mosaïque variée, où les émaux sertis avec art forment un ensemble d'une extrême richesse et d'une véritable beauté. Son art pour décrire les roueries de la diplomatie féminine, l'astuce, l'habileté, les petites *combinazioni*, les félineries de certains représentants du beau sexe tient du prodige. S'agit-il de religion, immédiatement il devient savamment perfide, comme Anatole France dans *Thaïs*, ou les volumes de son *Histoire contemporaine*. En politique, il est tout aussi caustique. Le préfet Worms-Clavelin s'écriant. « Dieu merci, le gouvernement est assez fort pour que je le soutienne<sup>1</sup> » a trouvé en politique son petit cousin Tapolet dans la Gruyère.

A la façon des conteurs patois il résumera volontiers l'événement narré en une phrase courte, un proverbe qui en donnera la moralité.

Tel l'épilogue de *Marie la Tresseuse*.

« Marie pleura son chat. Il était de la race qui lèche. On la dit plus fidèle que les autres... Elle se résigna. C'est la force des faibles ».

La langue de Sciobéret a gardé la tournure du parler romand. C'est ce qui donne un charme particulier à son français serré, pétillant, alerte. Cette langue est pour lui ce que le pinceau est à l'artiste. Elle lui sert à broser des tableaux criants de couleur locale gruyérienne.

« Depuis quelques jours, il régnait au chalet du Pliané une activité inaccoutumée.

Le maître avait dit en revenant de la plaine, qu'il y aurait le jour de la Saint Jean, un de ces grands goûters suivis de danses et d'autres réjouissances que l'on connaît dans la Gruyère sous le nom de *soupées*. Le mot avait été donné aux meilleures connaissances des environs ; plusieurs propriétaires qui avaient les vaches au chalet avaient accepté l'invitation ; on pouvait au moins compter sur trente personnes dont plus de la moitié appartenait au beau sexe.

<sup>1</sup> Anatole France. *l'Orme du Mail*.

Aussi, Dieu sait quels préparatifs se faisaient au chalet du matin au soir ; les quatre ou cinq personnes dont se composait la communauté montagnarde étaient occupées à écurer, qui un vase de lait, qui les tables, qui la chaudière.

Des planches bien affermies sur des cylindres de bois formaient une avenue propre et commode au travers de cette aire boueuse pétrie par les pieds du bétail, dont chaque chalet est entouré comme une forteresse de glacié. De la litière fraîche avait été transportée sur l'échafaudage servant de dortoir, car plusieurs personnes avaient annoncé qu'elles passeraient la nuit au chalet, voulant profiter de cette occasion pour gravir le Moléson.

Enfin les vâchers, lisez les armaillis, avaient du songer à leur propre toilette. Debout, tour à tour, devant un fragment de miroir appliqué à la colonne, ils avaient d'abord passé le rasoir sur leur barbe vierge peut-être depuis plus d'une semaine. Ils avaient soin néanmoins d'épargner les favoris, car c'est là l'ornement indispensable d'une figure montagnarde. Puis chacun avait procédé à l'inventaire du linge qui lui restait. Hélas ! un seul avait encore une chemise capable de figurer en pareil jour. Aussi fut-il décidé à l'unanimité que l'un d'eux descendrait au village pour y recruter trois exemplaires du vêtement indispensable. Mais le choix de l'ambassadeur était beaucoup plus difficile. Deux surtout briguaient cet honneur : Colin et Michel. Comme ils étaient garçons tous les deux, c'était une affaire capitale pour eux de paraître en costume approprié à la circonstance. Les débats furent très vifs, chacun avança pour lui mille motifs plus plausibles les uns que les autres, et cependant aucun n'avoua le véritable. Voici : Colin, le plus jeune avait remarqué une déplorable solution de continuité dans l'unique paire de souliers qu'il possédait. La semelle bâillait d'une manière fort impertinente et menaçait de divorcer complètement d'avec la partie supérieure. De prompts secours étaient nécessaires, d'autant plus qu'il sagissait de danser.

Pour Michel c'était autre chose. D'abord il avait un extrême besoin de se faire couper les cheveux, et il ne voulait pas s'exposer à la maladresse de maître Claude, ni à la science peut-être trop bien calculée de son rival Colin. Puis tous ses bas étaient troués, et cela juste à l'endroit critique où le pantalon a déjà cessé et où le soulier n'est pas encore arrivé. » . . . . .

Tous deux s'opiniâtrant, on remet la décision au lendemain. Mais pendant la nuit, Michel prend les devants et descend au village. Colin est furieux. Il se met cependant au travail.



« Quand les vaches, débarrassées de leur lait, eurent recommencé à paître parmi les gentianes couvertes de rosée, et que le travail le plus important eut été terminé, Colin grimpa lestement l'échelle qui conduit au dortoir, et après une absence très courte reparut sur le seuil du chalet avec un bout de fil et une alène de cordonnier.

La concorde du soulier fut si bien rétablie qu'une heure plus tard il pouvait affronter les sauts les plus dangereux de la danse<sup>1</sup> ».

Celui qui a passé quelques jours dans un chalet a été témoin d'une scène de ce genre. « Sciobéret est le plus richement doué de nos conteurs romands<sup>2</sup> ». Il est notre Jérémias Gotthelf plus alerte, mais moins génial que l'écrivain bernois. Si vous avez lu *Uli der Knecht*, vous connaissez toute la vie des montagnes de l'Emmenthal. Si vous avez lu les *Scènes de la vie champêtre*, vous connaissez toute la vie des montagnes de l'Intyamon. Sciobéret a décrit la vie de nos armaillis avec un art qu'aucun n'a surpassé ni même égalé. Sa mémoire paraît être tombée aujourd'hui dans un injuste oubli. *Deney et Tapolet*, cette histoire des ambitions paysannes, est tout près d'être un chef d'œuvre.

Mais il y a une chose que Sciobéret n'a point voulu saisir, une chose qui fausse cependant ses personnages, puisqu'ils sont gruyériens. Il n'a pas compris la vie religieuse de notre peuple. Il s'est moqué d'elle. Cette lacune et ce manque de goût font qu'il est impossible de le louer avec toute la sympathie que mériterait pourtant son très grand talent.

Parmi les prosateurs de l'époque, — ils sont trop nombreux pour les étudier tous — nous serions injustes d'oublier Alexandre Daguët. Il s'impose à notre attention, autant par ses qualités d'historien que par son tempérament d'écrivain. C'est peut-être de tous les Fribourgeois de ce temps, celui qui possède la culture la plus vaste et la plus complète. Arts, sciences linguistiques, historiques, ethnographiques, naturelles, rien ne lui est étranger. Il est l'homme qui remplit l'*Emulation* des sujet les plus divers. Il fait partie de quantités de groupements. On le trouve dans toutes les réunions de sociétés savantes. Sa renommée en tant qu'historien est nationale. Nous laissons à d'autres le soin d'apprécier la valeur documentaire de son *Histoire de la Confédération suisse*, et des nombreux travaux qui la complètent, monographies, souvenirs, notices de tous genres. Par l'infinie variété de son œuvre, il rappelle Michelet dont il n'a, cependant, ni les envolées lyriques

<sup>1</sup> Colin l'Armailli.

<sup>2</sup> Virgile Rossel. *Histoire littéraire de la Suisse romande*, p. 702.



ni la chaleur de style. Dans ses ouvrages de longue haleine, il est trop souvent lourd, diffus, embarrassé du détail secondaire. Par contre, lorsqu'il aborde le tableau de genre, l'esquisse, la courte étude de mœurs, la monographie ou la polémique, il arrive à être excellent. D'un numéro à l'autre de *l'Emulation*, il peut traiter presque avec le même bonheur : de Grimoux peintre fribourgeois, d'Uhland et de ses *Ballades*, des illustrations fribourgeoises du 13<sup>me</sup> au 16<sup>me</sup> siècle, passer une revue consciencieuse, quoique un peu sèche, des écrivains romands, éditer les *Souvenirs du Congrès de Vienne de Jean de Montenach*. En même temps il envoie des biographies à la *Revue Suisse*, fait imprimer à Lausanne ses *Troubadours*, met en chantier ses deux volumes sur le *Père Girard et son Temps*, et compulse les documents de son *Histoire de la Confédération*.

Quand son sujet le porte, l'image lui devient naturelle. A Hubert Charles taçant le Bornet des *Tsévreis*, il répondait :

« Votre français est beau, superbe. Il monte un admirable coursier fringant, bien peigné, chevaleresque, haut panaché, piaffant à voir. Mais notre petit patois simplet qui va pédestrement le sentier du village, s'assied sous l'érable avec les vieillards et les jeunes filles, monte en sifflant avec le pâtre les flancs de la colline boisée, et chante un *liauba* triste et doux qui fait mourir d'amour : Votre français n'a fait mourir personne ! »

S'il eût pris l'habitude de tronçonner sa phrase, de faire moins grande consommation d'adjectifs, de virgules, de points et virgules, il aurait infusé une vie plus intense à ses écrits. Lorsqu'il s'abstient d'étaler sa riche érudition, citant force proverbes, sentences, vers latins, butinant dans quantité d'auteurs de multiples citations, lorsqu'il s'avise de regarder et d'écrire — selon l'expression populaire — comme ça vient, il a de l'aisance, de la verve, du pittoresque et de l'ironie. Comme Sciobéret, mais avec moins d'âpreté, il saisit les travers et les ridicules de ses contemporains. C'est celui qui connaît le mieux la vie de nos bons « boltzes ».

Il en a donné à *l'Emulation* une savoureuse esquisse dans *Maître Constantin Meunier ou le Diogène Fribourgeois*. Si nous, croyons devoir en citer un passage, c'est parce que le morceau est peu connu, et à titre de curiosité. Le style d'Henri Meunier racontant ses souvenirs de collègue est volontairement incorrect. Voici la description qu'il fait du *Valeta*. On savourera l'imprévu des provincialismes sortis de l'Académie de la Rue des Forgerons, provincialismes que nous

entendons, hélas! à chaque instant encore, dans la conversation courante.

« La soirée tant désirée du *Valeta studia* venue, dès les *trois quarts pour huit heures*, les Grands'places étaient *gravilles* d'écoliers attendant avec impatience l'heureux moment de l'entrée en ville.

Au coup de huit heures, les flambeaux s'allumèrent et la musique commença à se mettre en ordre et fit entendre quelques *rezingots*, en guise de préludes.

La musique du Collège n'étant pas assez nombreuse, on avait dû, recourir, aux musiciens de la ville pour boucher les trous, Benjamin Kolly dit l'amou, n'avait pas été oublié avec son *zinzin*, et le marquis du Bel-Oeil *jouvait* de la *trombole*, à côté de Zaquié Rauss, clarinette de première force. Le gros tambour était celui de la musique du village de Guin. Le Conseil de guerre ayant fait aux écoliers le *front* de leur refuser la grande caisse des musiciens de la ville, force avait été de s'adresser aux artistes de cette commune rurale.

*Contre les huit heures et quart*, crac; le signal fut donné par les chefs, et la colonne s'ébranla, puis un instant après défilait par la porte de Romont, dans un ordre et avec une pompe que je vais essayer de rapporter.

*Premier* de tout, *entremi* deux porte-flambeaux, marchaient de grands écoliers couverts de cuirasses *apprêtées* à l'arsenal, et qui venaient, dit-on, des *sordats* de Charles le Téméraire. Ces cuirassiers avaient en mains des lances et des *allebardes* et portaient par la figure des *baquebarbes postiches* qui sortaient de l'atelier de la bonne dame Guérin, celle qui habillait les écoliers pour la comédie des prix. *Droit dernier* les cuirassiers venait la musique, *puis après re* des cuirassiers dont les casques illuminés par les flambeaux, jetaient une lumière terriblement belle à voir.

Les écoliers étaient à *quatre de rang* en commençant par les Inférieuristes : *Principistes et Rudimentistes* (seu infimae gramaticae) *grammairiens* (seu mediae grammaticae) *syntaxis'es* (vel supremae grammaticae) *rhétoriciens* de première et de seconde année.

Les supérieuristes : *philosophes* de première et de seconde année, et *thorlogiens* de 1<sup>re</sup> et de 2<sup>me</sup> année, formaient l'arrière garde.

De distance en distance étaient échelonnés des porte-flambeaux, escortés toujours par des cuirassiers, dans l'attitude et avec l'air redoutables de ceux qui ont été décrits tout-à-l'heure.

Au milieu de l'armée s'élevait le drapeau cantonal à la *gravatte*



*fédérale*. Il était, comme de juste, porté par un des supérieurs, choisis parmi les plus majestueux et les plus vaillants entre tous ceux qui fréquentaient les jeux de quilles des Maçons, de la Croix-Blanche et du Tirlebaum.

Les chefs de l'armée circulaient autour de la colonne pour diriger sa marche et empêcher les collisions assez fréquentes à cette époque, entre les écoliers et leurs nombreux ennemis de la haute et basse-ville. Nous dirons tout-à-l'heure quels étaient ces êtres dénaturés (entes absque corde et illis) hostiles à toute culture intellectuelle.

Parmi nos défenseurs, je ne dois pas t'oublier, ô brave Margueron des Chappuis, autrement dit Charpentiers, qui fermait la marche, monté sur ton grand cheval gris, excellent trotteur, quoi qu'un peu boiteux, et dont les joyeuses exclamations, vulgairement, mais improprement appelées *Ioutzkées*, répandaient la *joye* et le *bouneu* dans tous les *cœu*.

Tout *dernier* venait le populaire en tout nombre *inombrable*, sans parler de ceux qui garnissaient les fenêtres ou qui cherchaient à se *schlicher* le long des files de l'armée, et qui eussent ainsi risqué de rompre le bel arrangement de la troupe, si les cuirassiers, les chefs et le fidèle Margueron n'y eussent mis bon ordre. Pour se venger, nos ennemis en étaient réduits à sortir de leurs poches un mauvais petit sifflet dont ils tiraient des sons aigus et infernaux, et cela juste dans les moments les plus *paralytiques*.

On se contentait généralement, parmi les écoliers, de hausser les épaules, et on n'en chantait pas moins, à tue-tête, *le Valeté studia*».

Le récit continue par la description d'une collision non sanglante entre les étudiants et deux commis de *chez Delpech*, et de l'agape offerte aux collégiens. Ceux-ci se séparent au petit jour aux cris de « Vivent les Jésuistes » et s'en vont bras dessus bras dessous jusqu'à la Maigrauge, où ils épouvantent les bonnes sœurs en criant à qui mieux mieux :

Les Fribourgeois ne sont pas si foux  
De se quitter sans boire un coup.

Par ses nombreuses recherches, Daguet n'a pas seulement enrichi le patrimoine de notre histoire, disons même notre patrimoine littéraire et scientifique en général. Il est un de ceux qui ont le mieux saisi les caractères du milieu, l'ambiance dans lesquels notre canton s'est développé au cours des âges. Les écrits en nombre très considérable



qu'il a laissés sont un auxiliaire précieux pour le chercheur. Leur mérite consiste dans ce don spécial que possède l'écrivain de savoir habiller les faits, les entourer des circonstances qui peuvent les mettre en relief, les placer dans le cadre du temps. Autour du Père Girard, dont il a tracé un portrait méticuleux et exact, il eut soin de faire évoluer toute son époque et de nous donner par là un tableau très vivant de l'agitation qui traversait les esprits. Le *Père Girard et son temps* est un des bons ouvrages qui sont sortis de sa plume, en dépit de certaines répétitions, de certaines longueurs, de la surabondance des détails et du caractère de certains jugements qui sentent l'homme de parti.

Voici le joli portrait qu'il trace de Girard enfant : « Sensible et bon, Girard était encore un bel enfant, auquel les grâces de sa figure et de sa petite personne attiraient la sympathie et les caresses de tout le monde. Mais vint la petite vérole et du même coup disparurent la beauté de l'enfant et les caresses dont il était l'objet. En l'absence de ces dons extérieurs qui tiennent lieu de mérite à tant d'hommes ordinaires et superficiels, Girard sentit de bonne heure la nécessité de racheter ce qui lui manquait par une culture sérieuse de l'esprit. C'est du moins à cet accident que, dans ses *Souvenirs*, le célèbre éducateur attribue modestement ses progrès dans la vertu et dans la science. Un autre stimulant pour lui fut la compagnie de ses frères et sœurs.

« Imitateur de ma mère, dit-il, jaloux de son approbation, j'aimais à les bercer, à leur chanter un petit air, à calmer leurs petits chagrins. Que n'avais-je assez d'intelligence pour observer le plus intéressant des phénomènes, le développement de l'enfant dans ses premiers jours. »

A ces petits services rendus à sa mère et à ses cadets ne se bornait pas l'activité intellectuelle de Girard. On le voit, à quelque temps de là, suppléer l'instituteur de la famille, et faire le moniteur de ses frères et sœurs, se préparant ainsi de loin à cette méthode d'enseignement mutuel dont il devait faire une si heureuse application dans sa carrière pédagogique. Si sa tâche paraissait quelques fois un peu lourde, il se sentait soutenu par sa mère qui filait ou tricotait près de la petite école, ayant à ses pieds un berceau. »

Les travaux de notre historien sont disséminés dans quantité de périodiques et d'opuscules. Il serait à désirer qu'on les réunisse afin de faciliter le travail de ceux qu'intéressent les choses du passé.

Nous aurions long à dire sur Daguét pédagogue. On ne saurait en effet oublier l'impulsion très vive qu'il donna à *l'Éducateur*, organe des instituteurs de la Suisse romande qu'il rédigeait de 1865 à

1889, alors qu'il était professeur d'histoire générale, d'archéologie et de littérature française à l'Académie de Neuchâtel.

A juger par certain chant espagnol paru dans *l'Emulation*, et par ses *Troubadours suisses*, Daguet, par contre, n'était pas heureux poète. Ses vers sont quelconques.

O brune châtelaine,  
Aux cheveux noirs d'ébène,  
Aux yeux brûlants et doux,  
Quel chant demandez-vous ?...

etc etc. Tout cela ne sort pas d'une honnête médiocrité.

Libéral convaincu, mais avec moins de fougue que Sciobéret, il se sépara des radicaux extrême-gauche, et dans son journal le *Narrateur fribourgeois*, lutta un instant contre Julien Schaller et tous les exaltés du pouvoir. Très hostile aux Jésuites et à leurs méthodes, il fut par contre partisan zélé du Père Girard dont il a défendu les idées philosophiques et pédagogiques avec un entrain qui ne se démentit jamais.

Daguet est en définitive un esprit très ouvert, chercheur passionné, travailleur infatigable, un historien un peu trop personnel, un écrivain fort bien documenté, mais un styliste souvent pressé, parfois fastidieux par l'abondance des citations, embarrassé qu'il est du poids considérable de son érudition.

Nous lui joindrons Berchtold, médecin moins qu'homme politique, caractère acariâtre, historien laborieux dont le mérite principal est d'avoir osé entreprendre la première imprimée *Histoire du Canton de Fribourg*. Sa méthode critique est contestable. Ses passions politiques n'ont pas su faire en lui un silence suffisant. *L'Histoire* de Berchtold est un livre partial, relevé par un sentiment patriotique sincère, un style qui par accident arrive à la concision, à la netteté à laquelle nous ont habitués les maîtres du genre.

Il serait inutile d'allonger la liste des écrivains fribourgeois de l'époque que nous étudions<sup>1</sup>. Ceux dont nous venons d'analyser brièvement les œuvres sont les meilleurs. A eux seuls ils caractérisent suffisamment le mouvement littéraire vers 1850.

Résumons. En poésie, la plupart sont encore embarrassés dans les

<sup>1</sup> Il faudrait encore leur ajouter, Cyprien Ayer, Albert Cuony, spécialisé dans la critique musicale; le chanoine Fontaine, naturaliste, dont la mort est peu antérieure à la publication de la première *Emulation*, auteur de soixante-dix volumes sur différents sujets, vaste compilation de documents, dont une très petite partie a été publiée; le chancelier Marro chroniqueur, légiste, nouvelliste; Hubert Thorin



entraves d'un classicisme désuet et attardé. Lorsqu'ils ne forcent point leur talent, choisissent des matières proportionnées à leurs forces, et s'avisent même d'écrire dans le savoureux patois gruyérien, lorsqu'ils regardent les yeux grands ouverts gens et choses qui les entourent, ils disent fort bien ce qu'ils sentent. Nos poètes sont des méditatifs, des tristes. En cela ils sont bien les enfants de ce XIX<sup>me</sup> siècle littéraire où l'écrivain pense tout haut. Ils ne parlent guère des choses de l'amour. Lorsqu'ils abordent ce sujet, ils sont généralement maniérés et gênés.

La prose, elle, est plus vivante, parceque nos prosateurs sont de bons visuels. Elle reflète exactement, trop exactement, l'agitation laissée dans les esprits par les événements politiques. Elle rend un son qui peut être le rire, mais un rire qui souvent devient sarcasme. Son charme le plus profond, ce qui surtout fait son prix à nos yeux, c'est qu'elle a su parler exactement de notre *chez nous*, de notre passé, de nos paysages, de nos campagnards, de nos armaillis, des mille petits riens dont est tissée notre vie de chaque jour. Le parfum de notre terroir l'embaume. Notre folklore lui sert de trame. Nos petits défauts, nos petites querelles, nos petits soucis, nos préjugés, notre histoire, voilà le milieu qu'elle a dépeint. C'est pourquoi nous lui gardons, malgré la philosophie subjectiviste qui la traverse parfois. — philosophie qui ne fut jamais celle de notre peuple — malgré son âpreté, malgré ce défaut qu'ont sans cesse ceux qui écrivent, de mettre en scène leurs opinions personnelles, cet attachement qu'on a pour une aïeule, contant des histoires un peu sceptiques, une aïeule assise le soir au *cadotzon* du poêle, portant manches pagodes, tablier à bavette, mouchoir de soie blanche, et coiffe de dentelle de notre costume fribourgeois.

Plût au Ciel que notre époque vit chez nous autant d'écrivains ! Où sont-ils nos écrivains ? Combien sont-ils ? Plût au Ciel que Fribourg, ville d'études, en vit surgir davantage !

Lorsque nous comparons notre pauvreté actuelle à l'abondance que régnait chez nous vers 1850, nous sommes tentés de nous demander si Sciobéret avait raison, lorsqu'il reprochait à notre petite

---

et ses Notices sur les villages gruyériens, conservateur sans peur qui défendit avec ardeur ses convictions; Héliodore de Ræmy etc.

Parmi les étrangers écrivant à *l'Emulation*, citons le poète Max Buchon, un franc-comtois, à tendance naturaliste, que des liens d'amitié unissaient à Fribourg; le jurassien Xavier Kohler. Les bonnes plumes ne manquaient pas.



république d'estimer ceux qui écrivent à l'égal « des marchands de balais ».

Au moindre des savants tu donnes la pâture,  
aurait écrit Julliard, paraphrasant *Athalie*.

Mais ta bonté s'arrête... à la littérature.

Aucune revue de culture générale n'est venue remplacer la *Revue de Fribourg* qui dort sous la cendre. On lit très peu, sauf les journaux. On écrit moins encore. Les raisons : notre vie trop pressée, notre annihilante vie de café surtout, certaines grosses lacunes dans notre enseignement secondaire, la lourde faute commise de remplacer la grammaire française à l'école primaire par le livre unique, si bien que nos enfants ne savent ni les règles du style, ni celles de l'orthographe<sup>1</sup>; puis cette apathie consécutive à notre tempérament; trop de spécialistes figés, pas assez de gens possédant une solide culture générale. Aucun des écrivains dont j'ai rappelé le souvenir ne vivait de sa plume. Ce luxe là, comme à nous, leur était interdit. Ils étaient avocats, magistrats, professeurs, sachant utiliser les loisirs que leur laissait leur profession. Voilà ce que nous avons désappris.

Tel recueil des Epîtres d'Horace gisait l'autre jour délabré sur le banc de M<sup>me</sup> Cotting, portant sur la couverture le nom de quelqu'un qui n'est pas inconnu dans notre vie publique. Nos études terminées, hop ! nous jetons notre bonnet par dessus les moulins.

Libros nunc abjicimus.

et nous ne les retrouvons plus.

Cet Horace laissé à la merci des passants m'est apparu comme l'image de notre laisser-aller.

Il y aurait long à dire sur ce thème. Je m'arrête, craignant que vous ne me traitiez de pessimiste, et ne sortiez d'ici hochant la tête, et répétant le *laudator temporis acti* du poète latin.

Fribourg doit avoir la place qui lui revient dans les lettres romandes. Que nos contemporains plus curieux des choses des lettres lisent, réfléchissent, prennent la plume, et qu'ils choisissent pour devise un vieux vers français que, dans leur amour du sol natal, nos devanciers ont excellemment compris. Vous voulez écrire ! Regardez autour de vous. Et dites d'abord à notre terre :

Ni vous sans moi, ni je sans vous.

<sup>1</sup> Voir à ce sujet les articles publiés récemment par M. A. Hug, dans la *Tribune de Fribourg*. Ce que j'affirme ici, quantité d'autorités en matière pédagogique le constatent. La question fera encore couler de l'encre, car le jour qui verra la réhabilitation de la grammaire n'est pas encore à l'horizon.